

Olivier Flournoy

Raymond de Saussure, Henri Flournoy, Charles Odier :
reflets d'une époque

Pour citer ce document :

Flournoy, O. « Raymond de Saussure, Henri Flournoy, Charles Odier: reflets d'une époque ».
In:

<http://www.flournoy.ch/web/œuvre/articles/>

Raymond de Saussure, Henri Flournoy, Charles Odier :
reflets d'une époque

Olivier Flournoy

La Société suisse de psychanalyse sera fondée le 21 mars 1919 à Zurich par quelques analystes prestigieux réunis chez M. et Mme. Oberholzer. On y note la présence de Pfister, Rank, Sachs, Jones. Trois Genevois en font partie dès la première heure : Raymond de Saussure, tout jeune, Pierre Bovet et... Ferdinand Morel qui sera même membre du comité exécutif alors qu'il quittera rapidement la Société pour se consacrer à l'étude du cerveau.

À cette époque, les psychanalystes Genevois font paraître leurs articles essentiellement dans les Archives de Psychologie fondées en 1902 par Théodore Flournoy et Edouard Claparède, les Journaux de psychanalyse étant édités en allemand.

Pour notre propos on citera dans les Archives :

- Raymond de Saussure
 - No XVII 1919 : « À propos d'un disciple d'Untemährer ».
 - No XIX 1925 : « Note sur le rêve d'un claustrophobe ».
 - No XX 1927 : « Critique du livre de Charles Odier « Le Complexe d'Edipe » (1925).

- Charles Odier
 - No XXI 1929 : « Curiosité morbide, disparition d'un grave défaut chez une enfant de 11 ans ».

- Henri Flournoy
 - No XVII 1919 : 1) « Symbolisme en psychopathologie ».
2) « Quelques remarques sur le symbolisme dans l'hystérie ».
 - No XVIII 1923 : « Siva Androgyne, contribution à l'étude des principaux symboles et attributs d'une divinité hindoue ».
 - No XIX 1925 : S... critique de H. Flournoy : « La psychanalyse, les médecins et le public ».
 - No XX 1927 : « Eidétisme chez une débile ».
« L'enseignement psychiatrique d'Adolf Meyer ».

Si la psychanalyse balbutie en pays de langue française, on remarquera néanmoins trois tendances qui se profilent à Genève :

- 1) médicale avec Raymond de Saussure (claustrophobie)
- 2) d'investigation des enfants et des fonctions morales et éducatives avec Odier (enfant de 11 ans et défaut)
- 3) de généralisation transculturelle et historique des interprétations de la psychanalyse avec de Saussure et Floumoy.

En 1927 paraîtra le premier numéro de la Revue française de psychanalyse. Dans l'Éditorial, miroir de la jeune Société psychanalytique de Paris fondée la même année par 12 personnalités de langue française dont deux Genevois, Raymond de Saussure et Charles Odier, on lit : « Dans ces cinq dernières années c'est la pratique même de la psychanalyse qui est entrée en France... Ce mouvement parisien se trouve dès 1924 grandement corroboré par son intime union avec le mouvement romand, plus anciennement déclenché et déjà riche de travaux intéressants. En août 1926 put être tenue à Genève, dans des conditions tout à fait satisfaisantes, la première conférence des psychanalystes de langue française »...

À cette conférence, le matin, la séance est présidée par le Dr. Raymond de Saussure et on y entend un rapport de René Laforgue sur « Schizophrénie et schizonoïa ». L'après-midi c'est le Dr. Charles Odier de Genève qui parle de sa « Contribution à l'étude du surmoi et du phénomène moral » sous la présidence du Prof. Hesnard.

En 1928, deux nouveaux membres s'ajouteront aux fondateurs, tous deux de Genève, Henri Floumoy et Mme. Ilse Ronjat. La participation genevoise est donc importante numériquement, qualitativement et activement puisque quatre des quatorze membres proviennent de Genève. Voici pour exemple un extrait d'une séance de la S.S.P. parmi d'autres (1928 p. 183) : « M. de Saussure voudrait savoir s'il est arrivé à M. Loewenstein de résoudre un transfert négatif latent chez une femme homosexuelle. M. de Saussure signale que dans des cas de ce genre M. Odier s'est fort bien trouvé d'envoyer, pour six semaines ou deux mois, telle de ses malades à Mme. Ronjat dont le sexe permettait la résolution de la difficulté principale et qui renvoyait ensuite la patiente à son analyste primitif. Mais M. de Saussure aimerait savoir si et comment l'on peut, soi-même homme, résoudre la difficulté en gardant la malade ».

Je vais m'arrêter plus longuement sur la livraison de 1932 de la Revue française de psychanalyse, le No 5, dans lequel nos trois auteurs paraissent simultanément :

Quatre articles de Raymond de Saussure :

- « Le point de vue normatif dans la psychanalyse »
- « Apprendre et sentir »
- « Psychanalyse et éducation »
- « Le dogme de la famille irréprochable »

Un de Charles Odier :

« Le complexe du petit profit », 3ème partie de « L'argent et les névrosés » paru dans les tomes II et III.

Un de Henri Flournoy :

« Le caractère scientifique de la psychanalyse », déjà paru dans les Archives Suisses de Neurologie et de Psychiatrie », No XXVII, 1931.

L'enthousiasme que montrent nos auteurs – non pas à propos de la psychanalyse ce qui va de soi – mais eu égard à sa dissémination hors des limites de l'expérience, cet enthousiasme est remarquable. Il s'agit de convaincre d'autres disciplines, d'autres champs de recherche de la valeur de la psychanalyse. La psychanalyse est en pleine expansion et si les critiques ne sauraient manquer, cela ne trouble pas nos auteurs qui tout au contraire font preuve d'une heureuse assurance. L'analyste que l'on y découvre est avant tout conquérant, objectif, intellectuel et observateur. Dévoiler le rôle négatif de l'affectivité sur le comportement humain semble être le principal thème sous-jacent à leurs diverses préoccupations de l'époque, ce qui souligne un désir de présenter la psychanalyse sous l'angle d'une discipline objective et rationnelle.

Raymond de Saussure nous fait part d'un souci déjà d'actualité, à savoir la durée des cures. Comment les raccourcir se demande-t-il, et comment les terminer. C'est à ce propos qu'il introduit ce qu'il appelle la norme et suggère une division de l'action du psychanalyste en deux volets.

D'une part l'analyste analyse la « structure » de l'analysé. Pour Raymond de Saussure la structure concerne le développement en fonction de la théorie du complexe d'Œdipe. Analyser la structure ce sera rendre conscient ce qui a été refoulé comme angoisses œdipiennes, notamment de castration. Deux remarques à ce sujet : Raymond de Saussure considère le récit des analysants comme traduisant une réalité extérieure – c'est le caractère objectivant de l'analyse –, non pas comme une réminiscence remaniée en fonction de l'analyste, et deuxièmement il dit de cette analyse structurale qu'elle mène à la dépression. Terme cher au mouvement kleinien.

D'autre part, l'analyste va avoir à résoudre le problème de cette dépression induite par son interprétation. C'est là qu'il va falloir procéder à une seconde sorte d'analyse : l'analyse normative ou de l'actuel. L'originalité de sa pensée va résider alors dans le problème de définir ce qu'est cette norme et la méthode de l'analyste pour la faire accepter à son patient.

Cette norme – et c'est pour nous assez surprenant – cette attitude normale, est celle de « l'homme autonome », libéré de l'influence des autres, norme à la fois positive et parfaitement idéaliste. Et la méthode consistera à dégager

l'individu de toute identification actuelle précisément pour le rendre autonome (positivisme). Cette autonomie est fondée sur une conviction : l'homme aime naturellement (idéalisme de Raymond de Saussure).

C'est ainsi qu'il formule ses trois règles de ce qu'il appelle l'attitude objectale génitale normale, à savoir :

- 1) vivre en fonction de soi et non d'autrui
- 2) vivre conscient de ses besoins
- 3) vivre en fonction du présent et de l'avenir et non du passé.

Pour cette proposition « vivre en fonction de soi et non d'autrui », Raymond de Saussure réfute la connotation d'un égoïsme qui serait captatif de l'amour d'autrui et rendrait inutile l'action d'aimer, et affirme que vivre en fonction de soi, c'est vivre en fonction d'un désir d'aimer qui serait primaire et intrapsychique : « Si on analyse ses complexes rattachés à quelque fixation infantile, c'est sans fin, sans but, démoralisant. Si l'on peut montrer au patient le but qu'il doit atteindre en même temps que les obstacles qui le retiennent, il se décourage beaucoup moins ». Ce but serait une norme intrapsychique dont l'identification à l'autre est à exclure. On subodore ici la notion d'identification à l'agresseur développée par Anna Freud.

Enfin, voici une brève note clinique illustrant ce point de vue : (R.F.P. II, 1932, p. 203)

« L'analyse structurale étant faite, le désir d'amour renaît chez X, mais il est incapable de le réaliser de suite. C'est ici que l'analyse normative peut aider particulièrement le malade (...) si on peut lui montrer qu'au lieu d'agir en fonction de lui-même, en fonction des besoins affectifs dont il a pris conscience, il s'est identifié aux désirs supposés de cette femme et qu'il a agi en fonction d'elle et non de lui.(...) En opérant de la sorte, on ne ramène pas seulement une attitude négative à ses motifs inconscients, mais encore on la compare à l'attitude active et normale qui aurait dû la remplacer. De cette façon, le malade sort beaucoup plus aisément de sa névrose; il se décourage moins de la force des éléments inconscients contre laquelle il lutte, parce qu'il entrevoit les mécanismes de la conduite normale »...

On peut alors distinguer dans cette option « normalisante » de Raymond de Saussure les prémices de ses orientations à venir : la psychologie du moi qui trouvera son essor à la Société de psychanalyse de New York à laquelle il appartiendra pendant la guerre. Il reviendra à Genève en 1952 avec les titres considérés comme prestigieux « d'analyste didacticien » et « d'instructeur ». Il ne fera pas usage de ce dernier.

Deux mots de Charles Odier : d'une orientation proche de celle de Saussure, il insiste ici sur l'antithèse entre des pulsions captatrices néfastes et des pulsions oblatives de bon aloi. Soulignant ces dernières qui rappellent la tendance naturelle de Saussure à aimer, donc de nouveau une certaine vision idéaliste d'un

sujet autonome libéré de ses identifications, Odier les lie au « contrat social » qui introduit une notion sociologique et rousseauiste venant tempérer la visée à l'autonomie et au despotisme qui lui est inhérent. Il est frappant de voir combien la psychanalyse d'Odier de cette époque, précurseur de ses travaux sur le surmoi, est imprégnée de psychologisme et de morale avec comme conséquence pratique que l'analyste va avoir comme tâche de montrer « aux éducateurs et aux psychothérapeutes quel parti ils peuvent tirer de réactions psychiques dont ils ignorent trop la valeur sémiologique ».

Dans son enthousiasme, Odier semble privilégier les sciences de l'éducation et la psychothérapie, deux disciplines qui lui font presque passer sous silence l'expérience même de l'analyse.

Enfin Henri Floumoy, pour sa part, s'efforcera de promouvoir la psychanalyse comme science en soulignant les hypothèses théoriques réductrices et les concepts métapsychologiques de Freud qu'il compare à ceux qui ont fait de la physique et de la chimie des sciences fondamentales. Cherchant à prôner la psychanalyse comme science fondamentale du psychisme, on s'apercevra que malgré ses efforts et sa fidélité à Freud, il se heurtera à l'équivoque métapsychologie versus psychologie, et que conformément au positivisme et au psychologisme de l'époque, il ne pourra distinguer l'une de l'autre.

En conclusion, la psychanalyse du début du siècle au vu des écrits de nos trois Genevois a une tendance manifeste à s'étendre au-delà de son champ et à envahir d'autres qui lui sont étrangers, l'histoire, les cultures non occidentales, l'éducation et la morale, et à asseoir la psychanalyse comme science psychologique alors que le concept d'inconscient aurait pu les orienter sur l'expérience de l'analyse elle-même s'il n'avait pas si souvent été réifié par Freud lui-même aux dépens de ses caractéristiques insaisissables et scandaleuses, l'essentiel restant toujours à dire et ne se découvrant jamais qu'après coup et encore sous la seule forme de « rejets ».

Par contraste il est clair que pour les trois et conformément à la tradition psychanalytique, l'analyse transforme la médecine d'alors en éveillant un regain d'intérêt et une nouvelle vision pour les maladies psychosomatiques et surtout pour les désordres psychiques.

De nos jours, on ne peut s'empêcher de voir à travers leurs qualités d'analystes, leur évidente bonne volonté et toutes leurs connaissances qu'ils offrent en partage généreusement et avec ferveur, les germes de ce dont nous, psychanalystes, souffrons actuellement : la multiplication sans frein des analystes et l'indéfinie dilution de leur champ d'activités. Sans doute est-ce là une conséquence de certaines positions théoriques, métapsychologiques, de Freud, une sorte de coup de chapeau de ce grand homme à la science et à la psychologie, au détriment de la méthode qui toute rigoureuse qu'elle soit est foncièrement subjective et indéterministe, donc intolérable pour le positivisme, le déterminisme et le rationalisme

de la corporation scientifico-médicale à laquelle il se devait d'appartenir pour la survie de la psychanalyse.